Documents pour l'histoire du français langue étrangère ou seconde

62-63 | 2019

L'exercice dans l'enseignement des langues

Émilie Perrichon. (2019). *L'enseignement du français aux Anglais à Boulogne-sur-Mer : histoire des établissements d'éducation et état des lieux des méthodes pédagogiques, 1770-1910*. Aix-la-Chapelle (Allemagne) : Shaker Verlag, 268 pages

Danièle Flament-Boistrancourt

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/dhfles/7174>

DOI : 10.4000/dhfles.7174

ISSN : 2221-4038

Éditeur

Société Internationale pour l'Histoire du Français Langue Étrangère ou Seconde

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2019

Pagination : 572-579

ISBN : 0992-7654

ISSN : 0992-7654

Référence électronique

Danièle Flament-Boistrancourt, « Émilie Perrichon. (2019). *L'enseignement du français aux Anglais à Boulogne-sur-Mer : histoire des établissements d'éducation et état des lieux des méthodes pédagogiques, 1770-1910*. Aix-la-Chapelle (Allemagne) : Shaker Verlag, 268 pages », *Documents pour l'histoire du français langue étrangère ou seconde* [En ligne], 62-63 | 2019, mis en ligne le 12 avril 2020, consulté le 29 mars 2023. URL : <http://journals.openedition.org/dhfles/7174> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/dhfles.7174>

Ce document a été généré automatiquement le 29 mars 2023.

Tous droits réservés

Émilie Perrichon. (2019).
*L'enseignement du français aux Anglais
à Boulogne-sur-Mer : histoire des
établissements d'éducation et état des
lieux des méthodes pédagogiques,
1770-1910. Aix-la-Chapelle
(Allemagne) : Shaker Verlag, 268
pages*

Danièle Flament-Boistrancourt

- 1 Une étude sur l'histoire de l'enseignement du français à des Anglais à Boulogne-sur-Mer au XIX^e siècle pourrait au premier abord sembler anecdotique et relever simplement de la petite histoire locale. Or, c'est tout le contraire que nous montre Émilie Perrichon dans son bel ouvrage. En effet, si à la fin du XX^e siècle elle a été détrônée par Calais (le tunnel sous la Manche), Boulogne-sur-Mer a historiquement toujours été le point de passage de toutes les liaisons Londres-Paris. C'est à Boulogne-sur-Mer que Jules César, puis Napoléon installent un camp militaire pour débarquer sur les côtes du Kent. Le trafic s'intensifiera avec l'inauguration le 15 juin 1848 d'une ligne directe de train Boulogne-Paris, dont les boîtes de biscuits « La Dunkerquoise » reproduisent aujourd'hui l'affiche publicitaire : « Boulogne-sur-Mer : 3h de Paris et de Londres, 4h de Bruxelles, 24 Express par jour ». Comme Dieppe sur la Côte d'Albâtre, Boulogne sur la Côte d'Opale est ville de bains, a casino, et attire une clientèle anglaise. Lorsque faisant cause commune aux côtés des Ottomans et contre les Russes à l'occasion de la guerre de Crimée, Anglais et Français scellent leur réconciliation, c'est à Boulogne-sur-Mer que, le 18 août 1855, Napoléon III accueille la reine Victoria.

- 2 En plus d'un dynamisme portuaire, ce qui caractérise tout particulièrement Boulogne-sur-Mer au XIX^e siècle, c'est une intense activité industrielle et économique impliquant localement des Britanniques et des exportations visant quasi-exclusivement l'Angleterre. Un Ecossais crée une filature de lin à Boulogne en 1837. Des Anglais sont propriétaires des usines métallurgiques de Marquise et de Guines toutes proches. L'Angleterre, qui a inventé la machine à vapeur et la *spinning-jenny*, est un modèle pour les Boulonnais qui emprunteront aux Anglais nombre de technologies : pour la fabrication de plumes en acier (*les plumes du Sergent-major* des écoliers), les bateaux de la pêche au hareng.... Carrefour de communications et d'industrialisation avec la Grande-Bretagne, Boulogne-sur-Mer a donc tout naturellement été un carrefour de populations franco-britanniques. De fait, on compte en 1854 à Boulogne-sur-Mer 5 000 Anglais résidents permanents pour 30 000 habitants et, en été, le nombre d'Anglais va jusqu'à 15 000. En 1827 est inaugurée une salle de spectacle où l'on joue alternativement des pièces en français et en anglais. Tout au long du XIX^e siècle, pas moins de 21 journaux de langue anglaise sont recensés à Boulogne-sur-Mer : *The Boulogne Observer*, *The Boulogne Gazette*, *The Boulogne Guardian*... Enfin, en 1840, on dénombre près de 1 000 enfants britanniques scolarisés dans des écoles boulonnaises.
- 3 On saisit donc dans un tel contexte tout l'intérêt de l'étude entreprise par Émilie Perrichon. Car c'est qu'il va falloir leur apprendre le français, à tous ces jeunes Anglais scolarisés dans des établissements boulonnais. De quelle manière ? En les scolarisant dans les mêmes classes et établissements que les jeunes Boulonnais français ? Qui assurera les cours ? Des professeurs français boulonnais, des professeurs venus d'Angleterre ? Comme l'objectif de ces cours de français sera inévitablement de permettre à ces jeunes Anglais de gérer des situations de la vie quotidienne, voire de futures situations de communication professionnelles, on peut se demander, à une époque où il n'est question ni de communicatif, ni d'actionnel, encore moins de FOS (Français sur Objectifs Spécifiques) et où magnétophones et CD-roms n'existaient pas, comment les professeurs de langue allaient s'y prendre pour enseigner le **parlé** et les interactions à leurs élèves ? Ce que l'on peut par ailleurs supposer, c'est qu'avec une telle présence anglophone chez eux et des maisons boulonnaises de négoce à Londres, les Boulonnais aient réciproquement été eux aussi très motivés pour apprendre l'anglais, et qu'ils n'ont pas pu manquer de tirer parti de cette présence anglophone chez eux. C'est à toutes ces questions que répond Émilie Perrichon dans son ouvrage dont la lecture est passionnante.
- 4 Le livre, qui fait 268 pages, se compose de trois chapitres. Dans un premier chapitre ; l'auteur propose une description de la communauté anglaise à Boulogne-sur-Mer. Dans le second chapitre, elle procède à un état des lieux de tous les établissements boulonnais accueillant des élèves étrangers, tandis que dans le troisième et dernier chapitre, Émilie Perrichon s'attache à une description des méthodes d'enseignement employées à Boulogne-sur-Mer au XIX^e siècle. L'étude de l'auteur est bien documentée. Ne se limitant pas aux aspects didactiques, Émilie Perrichon s'est également plongée dans l'histoire économique locale avec l'ouvrage incontournable sur le sujet : *L'Histoire de Boulogne-sur-Mer* d'Alain Lottin (1998), un historien né à Martin-lez-Boulogne et ancien président des Universités de Lille et d'Arras, un ouvrage dans lequel les articles de Georges Oustric (« Un Siècle de croissance économique : 1815-1914 ») et celui Yves-Marie Hilaire (« De la monarchie à la république. Un siècle de vie publique ») donnent des éclairages indispensables sur Boulogne-sur-Mer au XIX^e siècle. Émilie Perrichon est

également attentive à toutes les lois sur l'enseignement (loi Guizot, loi Falloux ...) qui n'ont pas manqué d'émailler le XIX^e siècle et elle montre comment les écoles boulonnaise ont su s'adapter à ces différents contextes.

- 5 Le livre d'Émilie Perrichon repose sur un travail d'archives patient, minutieux et considérable. Elle fait un état des lieux très précis de tous les types d'écoles, françaises et anglaises, accueillant des élèves anglais et boulonnais. Ce qu'elle montre, c'est que régnait alors à Boulogne-sur-Mer un grand esprit de tolérance, les autorités municipales se faisant toujours l'avocat auprès du recteur d'académie de Douai qui délivrait les autorisations nécessaires, en particulier pour les diplômes d'enseignement, de telle ou telle école tenue par des Anglais et éventuellement de confession protestante. Ce que montre encore Émilie Perrichon, c'est que l'offre scolaire était florissante, à destination de tous les publics (riches, pauvres, filles, garçons), de toutes sortes et très diversifiée au plan pédagogique : cours particuliers, écoles municipales, confessionnelles, application de la méthode « mutuelle », hamiltonnienne, du système de « Bell et Lancaster », de la méthode de Froebel... Les professeurs de langue des écoles de Boulogne-sur-Mer, français et anglais, étaient attentifs à toutes les innovations pédagogiques de leur époque. Ils sont même auteurs de nombreux manuels, édités à Boulogne et vendus chez de grands libraires parisiens et londoniens. Le nombre des écoles, la concurrence entre elles, la modernité des méthodes choisies, tout concourait à une émulation conduisant à l'excellence. Celle-ci avait atteint une telle notoriété qu'une place de pensionnaire dans une école boulonnaise était même recherchée par des familles anglaises qui résidaient en Angleterre et n'avaient aucun lien professionnel ou familial avec Boulogne-sur-Mer, la pratique du français étant par ailleurs à la mode et socialement classante dans la société anglaise d'alors. Ainsi, c'est à Boulogne-sur-Mer qu'à l'âge de 9 ans, Henry Dickens, le fils du célèbre romancier, a été envoyé pour y effectuer sa scolarité. Bons communicants, les établissements boulonnais font d'ailleurs régulièrement paraître dans de grands quotidiens nationaux anglais comme par exemple le *Times* des publicités pour leurs écoles, dont ils vantent non seulement la qualité pédagogique, mais aussi l'installation au bon air (les villes de l'Angleterre de Charles Dickens sont alors sous le *fog* des cheminées d'usine) quand ce n'est pas une vue imprenable sur les côtes anglaises pour ceux qui auraient le mal du pays.
- 6 Est particulièrement intéressant dans le livre d'Émilie Perrichon le dernier chapitre où elle s'intéresse aux méthodes pédagogiques employées. L'auteur montre bien que les professeurs boulonnais de français et d'anglais avaient déjà inventé nombre de dispositifs pédagogiques que l'on croit modernes : apprentissage précoce, en tandem, classes d'accueil, immersion avec un enseignement en langue étrangère des matières scientifiques, création en 1865 d'un « Collège International » qui n'est pas sans rappeler le fonctionnement de l'actuel Lycée International de St Germain-en-Laye. Il fallait en effet faire en sorte que les jeunes Anglais qui auraient suivi une scolarité primaire et/ou secondaire à Boulogne-sur-Mer aient la possibilité de réintégrer ensuite sans difficultés un établissement anglais. Le Collège International préparait d'ailleurs aux examens d'entrée de l'Université de Londres et des écoles militaires de Woolwich et de Sandhurst. Quant au « Collège communal », c'est le programme de littérature du toujours très chic Dulwich College de Londres qu'il suivait. On faisait l'éloge, nous dit Émilie Perrichon, des professeurs de ces sections et en particulier des enseignants britanniques.

- 7 Dans le domaine pédagogique, les écoles de Boulogne-sur-Mer étaient là encore très en avance sur leur temps. Inspirées par Froebel et d'autres, c'étaient déjà des méthodes que l'on appellera plus tard « actives » que les professeurs boulonnais pratiquaient. Quant à la méthode dite « intuitive » ou « naturelle » décrite par Émilie Perrichon, qui ne passait pas par la traduction et où l'enseignant débutait sa leçon en nommant l'environnement immédiat de l'élève, elle n'est pas autre chose que la méthode dite « directe », habituellement considérée par les manuels d'histoire des méthodologies de l'enseignement des langues vivantes comme faisant seulement son apparition au début du XX^e siècle. Les professeurs boulonnais utilisaient également déjà ce que l'on appellera bien plus tard des « documents authentiques », par exemple des correspondances professionnelles (réclamations, demandes de toutes sortes) que les élèves devaient étudier et reproduire. Ils faisaient aussi du « communicatif », lorsque par exemple ils présentaient à leurs élèves, comme le fait Brunet (1848) dans son *Petit précepteur de français*, des dialogues mimant le déroulement d'une interaction dans un commerce : chez la modiste, le libraire... Les manuels des professeurs boulonnais (voir *Les dialogues français-anglais* de Bellenger 1897) font également la part belle à ce qu'un siècle plus tard les méthodes dites communicatives appelleront des « actes de parole » : demander son chemin, un renseignement...
- 8 Comment enfin, en l'absence de toute technologie, les professeurs boulonnais s'y prenaient-ils pour enseigner l'oral ? Ils s'appuyaient tout simplement sur la mixité linguistique et culturelle de leurs établissements où, dans nombre de cas, francophones et anglophones étaient scolarisés ensemble. Comme l'explique Émilie Perrichon dans son livre, les professeurs boulonnais avaient détourné à leur profit la méthode dite mutuelle, due à Bell et Lancaster. Celle-ci avait été à l'origine conçue pour la gestion de grands groupes, des élèves avancés promus « moniteurs » prenant le relais du professeur qui pouvait alors superviser dans la même salle plusieurs groupes dirigés chacun par un moniteur. Les Boulonnais détournent la méthode au profit de groupes restreints où ce sont les Français qui apprennent le français aux Anglais, tandis que les Anglais leur apprennent l'anglais. La plus grande attention est accordée à la prononciation que les manuels (voir à nouveau *Le petit précepteur de français*) traitent en présentant pour un son dans une langue un équivalent dans l'autre langue. Ainsi, pour les nasales qui sont toujours très difficiles à acquérir pour un non-francophone, c'est du *want* anglais que sont rapprochés les mots *ambition* et *enfant* du français. Si Passy écrit en 1910 « qu'avant 1886, la phonétique était absolument inconnue de tous à l'exception d'un petit nombre de spécialistes » (voir p. 245), les professeurs boulonnais font assurément partie de ce petit nombre de spécialistes.
- 9 Émilie Perrichon accorde une attention particulière à une méthode à succès développée par un certain G. Karl, par ailleurs auteur d'une méthode, la sienne : *La méthode à deux maîtres*, publiée à Boulogne-sur-Mer en 1850. A une époque où, nous disent les manuels d'histoire des méthodologies, règne la grammaire-traduction, c'est tout le contraire que fait G. Karl qui proscriit l'utilisation de la langue maternelle dans ses classes. Ce qu'il préconise, c'est le recours à deux maîtres locuteurs natifs, une méthode peut-être coûteuse mais sans aucun doute efficace, pour exposer un apprenant non natif à du parlé et à de la conversation en langue étrangère. La méthode impliquait plusieurs étapes, entre autres : la conversation des deux maîtres, l'imitation et la répétition de leur dialogue, puis l'adaptation à d'autres contextes. Comment ne pas reconnaître chez

ce Karl ce que fera plus d'un siècle plus tard une méthode comme *De vive voix* (Credif-Didier, 1972) avec l'aide du film fixe et du magnétophone ?

- 10 L'étude d'Émilie Perrichon est donc rafraîchissante, car elle montre bien que les chronologies habituellement présentées dans les histoires des méthodologies de l'enseignement des langues vivantes demandent à être prises avec précaution et à être relativisées. Comme le montre bien le cas de Boulogne-sur-Mer au XIX^e siècle, ce qui génère l'apparition d'une méthode d'enseignement d'une langue, ce sont en général les circonstances, et le plus souvent économiques. On peut d'ailleurs penser que les professeurs de français des fils des drapiers gantois et arrageois du XVI^e siècle, tout comme les Romains qui enseignaient le grec à l'élite romaine de l'époque de Jules César appliquaient déjà à leur manière des méthodes directes et communicatives.
- 11 L'étude d'Émilie Perrichon s'arrête à 1910, mais l'histoire de l'enseignement du français langue étrangère à Boulogne-sur-Mer ne s'arrête pas là. Reprenant une initiative remontant à 1902 et interrompue en 1914 pour cause de guerre, l'Université de Lille recrée en 1950 à Boulogne-sur-Mer un « cours de vacances pour étudiants et professeurs étrangers » hébergé dans l'un des lycées de la ville, le lycée Mariette. A la fin des années 80 interviennent dans ce cours d'été des enseignants de français langue étrangère de l'Université d'Etat et de l'Université Catholique de Lille. Plus important la compétence que l'obédience aux yeux de la direction de ce cours. Une classe de français était alors prisée, celle donnée par un jeune professeur anglais bilingue, qui pratiquait une pédagogie du jeu inspirée par les méthodes du British Council. S'arrêta un jour devant le lycée Mariette une voiture immatriculée aux Pays-Bas. En descendirent une mère et son fils. La mère dit lors de l'inscription de son fils : « appelez-le *Orange*, ce sera plus simple ». *Orange*, car l'adolescent était prince d'Orange Nassau et sa mère, une sœur de la reine Beatrix des Pays-Bas. Un siècle et demi plus tard, l'esprit de Boulogne-sur-Mer dans le domaine de l'enseignement des langues était toujours vivant : un sens de la tolérance, un goût pour les innovations pédagogiques venant de l'étranger et des élèves issus de familles illustres. *Orange* fut inscrit dans la classe du professeur anglais, qui avec tact et humour l'appela *Orange*.

AUTEUR

DANIÈLE FLAMENT-BOISTRANCOURT

Professeur émérite à l'Université Paris-Nanterre

Research Fellow Universiteit Leuven

Responsable 1989-91 du cours d'été pour professeurs de français langue étrangère de l'Université de Lille à Boulogne-sur-Mer.